

## Quelle place est-elle faite au sauvage dans ces différents extraits?

Les différents extraits mettent en présence des Humanistes attendus, comme Jean de Léry, premier ecclésiastique à avoir posé le pied hors d'Europe au 16<sup>e</sup> siècle et dont le travail (le récit de voyage *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*) a inspiré le roman *Rouge Brésil* de J.Chr. RUFIN (prix Goncourt 2001), mais aussi Montaigne, dont le projet humaniste fut toute sa vie celui de "frotter et limer sa cervelle à celle d'autrui" (*Essais*, I). Le corpus fait enfin figurer un extrait du récit de voyage *Tristes tropiques*, par l'ethnologue-anthropologue Claude Lévi-Strauss, mort en 2009, dont la déclaration liminaire pour le moins paradoxal avait à sa parution (1955) fait grand bruit: "je hais les voyages et les explorateurs."

Le sauvage, autrement dit l'autre, est support d'une critique de soi.

C'est le cas dans le premier extrait de Léry, où le sauvage comme dans un dialogue platonicien, se voit attribuer le rôle du candide catalyseur de questionnement: d'ailleurs le sauvage pose les questions: "que veut dire (...)?", "vous en faut-il tant...?", "à qui est tout le bien (...)?"

Dans le texte C (Montaigne), le sauvage fait l'objet d'un compte-rendu plutôt élogieux, où le sauvage, matière noble mérite un discours structuré (nombreux coordonnants "car", "et") mais aussi de nombreux adjectifs mélioratifs ("beauté", "grandeur", "grands").

Le sauvage renvoie l'occidental à son regard sûr de lui, comme dans le second texte de Léry, où le sauvage se résume à son corps, avec un champ lexical très présent du corps ("tête", "corps", "crieries"). Dès lors l'altérité est moins une fin en soi qu'un moyen égocentrique de se définir soi, comme supérieur dans une perspective implicitement comparative.

L'autre est en revanche un moteur de la construction de soi dans la perspective ethnographique, plus généreuse et plus identitaire, de l'explorateur contemporain Lévi-Strauss. A priori le sauvage est peu présent: peu désigné en tant que tel (plus par son campement, ses feux, ses traces), pas décrit, encore moins nommé. Il se limite à des formules vagues, à des pluriels: "les couples", "tous". Est-ce à dire que seul le locuteur compte au détriment des sauvages? Que seul le sujet (parlant) compte au détriment de l'objet décrit? Lévi-Strauss dans le texte D commence en effet son exposé par la première personne ("pour moi") puis se voit comme "le visiteur", avec l'article défini catégorisant pour enfin se fondre dans le "on" plus général dans "on devine" en fin de texte. L'observation de l'autre permet de se décentrer et permet à chaque ego de se penser comme membre d'une vaste communauté d'égaux dans le discours. Au fond, autrui a été une condition d'apprentissage personnel et c'est le discours sur l'autre, de l'observé qui a validé la fédération du groupe d'observateurs. Mais il s'agit moins de dissociation ici que d'éducation, que d'apprentissage. Le texte de Lévi-Strauss relit donc la perspective didactique, moins dans une perspective de hiérarchisation raciale que dans un travail sur soi et son propre discours. Le discours nous forge, et le regard sur l'autre nous définit.

Le sauvage a donné lieu à des textes célèbres, comme le chap. 31 des *Essais* I de Montaigne, où les "cannibales" ne sont pas ceux qu'on croit. Mais la thématique se retrouve aussi hors du domaine textuel, avec par exemple le discours historique, mis en forme lors de l'exposition dont l'historien Pascal Blanchard (spécialiste des "zoos humains") fut le commissaire, au Quai Branly (musée des arts premiers) en 2011/2012 où la problématique fut "l'invention du sauvage", autrement dit sa conception au sein de l'histoire des idées, sa théorisation, jusqu'à son usage raciste.

## En quoi ces différents textes sont-ils humanistes?

Le terme humaniste recouvre deux définitions: une stricte (renvoyant à un certain courant, sur un certain espace –européen-, avec certains idéaux – éducation, culture, découvertes, voyages, définition de l’homme, et à une certaine époque – le 16e siècle.)

Cela peut aussi s’inscrire dans une définition plus large: on appellera humaniste tout individu, ou toute pensée, qui élève l’homme, au moyen de valeurs exaltantes, encourageantes, stimulantes, et qui proposent donc une vision de l’homme avantageuse, plutôt altruiste, plutôt réconfortante (presque idéale, à valeur de modèle). Certaines incarnations, dans le monde politique ou social voire médiatique contemporain, semblent sauver la vision de l’homme, au coeur des barbaries, par exemple, Mandela en plein Apartheid, Luther King en pleine ségrégation...

Des textes comme ceux de Léry ou Montaigne sont humanistes au sens premier: ils illustrent une façon de procéder au 16e siècle; le propos de Montaigne se veut par exemple exhaustif, puisque tout y est envisagé, quasiment sous forme de liste: “quant à”, “mais en ce qui concerne”, liste plutôt exhaustive (“la plupart”), mais aussi dans une perspective plutôt scolaire de démonstration, d’où le recours à des connecteurs logiques “car”, “et”, ou encore à des exemples (cas particuliers de “Cusco” et “Mexico”), ou même à des références cultivées (analogie avec “César”); au sein de ce texte, Montaigne le locuteur apparaît comme organisé, pédagogue et cultivé, bref le parfait humaniste.

Jean de Léry fonctionne comme un professeur efficace, capable de faire passer l’argumentation aride sous forme de quasi dialogue philosophique (ce que fera Rabelais à grande échelle en faisant régulièrement, entre deux moments de récit, dialoguer ses personnages de roman) : l’imitation de l’oralité et l’interactivité se lisent dans les interjections (“ah ah”) ou dans les questions nombreuses qui relancent le récit de l’anecdote. Cet humanisme-là, démonstratif et relativement attendu, se servant de la rhétorique pour mieux faire réfléchir à des questions ardues (par exemple à la notion de progrès ou encore à la question de la civilisation), se heurte à un humanisme se double chez Lévi-Strauss d’un humanisme plus philosophique: tout le texte est un apprentissage, faisant passer d’un début concret (“feux”, “campement”, “objets”, “branchages”) à une suite beaucoup plus centrée sur l’intériorité des individus (“pitié”, “angoisse”, “naïve”, “gentillesse”, “tendresse”), mais le tout, sans passer par des portraits de personnages identifiés. Cette humanité de Lévi - Strauss n’a pas de visage. Et c’est peut-être là le message moral implicite de l’ethnologue: on peut prêter de l’humanité y compris à des interlocuteurs ou des individus inconnus. Derrière la description du scientifique se cache toute une morale de l’existence: prêter le meilleur a priori, y compris à de parfaits inconnus. En cela, le texte dépasse largement les préceptes humanistes du 16e, se révèle être un pari sur l’autre, sur l’inconnu, et oblige chacun à une très belle prise de risque lorsqu’on aborde autrui.

On aurait pu ajouter à ce corpus un extrait qui pourra sembler paradoxal de *l’espèce humaine* de Robert Antelme où décrire le pire de l’humain renvoie aussi en filigrane à l’exigence ou au souvenir de ce qu’il a été de meilleur. C’est la même chose que l’on trouve la même année dans *Si c’est un homme*, le chimiste qui reste rationnel en décrivant le mal, affirme son humanité en opposition à la monstruosité de sorte que ce terrible constat peut aussi se lire comme une formidable preuve d’humanité.